

Rue Hervé-Guibert

Marie Darrieussecq

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Darrieussecq, M. (2021). Rue Hervé-Guibert. *Spirale*, (275), 56–59.

RUE HERVÉ-GUIBERT

On ne peut pas habiter rue Hervé-Guibert. C'est une courte rue ouverte récemment, en 2013, sur les friches de l'hôpital Saint-Joseph à Paris. Elle donne sur la rue Carlos-Fuentes et change de nom et de genre après un virage, en rue Maria-Helena-Vieira-da-Silva. Tous ces artistes sont cernés par le médical : centre des maladies rares, centre d'enseignement des soins d'urgence, centre de ressources francilien du traumatisme crânien. L'autre bout de la rue Hervé-Guibert donne sur la rue des Arbustes : et ils sont là en effet, comme de jeunes enfants attroupés le long de la voie ferrée désaffectée. On est en bordure de Paris. J'habite à un kilomètre d'ici en longeant la voie. Je le sais avec précision, car en temps de confinement, mon kilomètre autorisé s'arrête exactement à l'angle de la rue des Arbustes et de la rue Hervé-Guibert.

On ne peut pas habiter rue Hervé-Guibert. Il n'y a pas de portes donnant sur cette rue, même pas de numéros, seulement des fenêtres, hautes et opaques. Il n'y a pas de commerces, seulement les vestiges de l'hôpital, divisé en multiples petits centres ou bureaux assez énigmatiques. Je n'y ai jamais vu personne. C'est une rue objectivement triste. Un non-lieu où la promenade est une anomalie. Je ne sais pas s'il vaut mieux avoir une rue pareille à son nom, ou n'avoir pas de rue du tout. Dans le genre désolé, il y a aussi la rue Sigmund-Freud, une des très rares rues parisiennes situées à l'extérieur du boulevard périphérique, bordée de palissades de chantiers et de tentes de réfugiés régulièrement chassés de là, comme des rêves qu'on voudrait refouler.

Hervé Guibert est né et mort dans un monde ancien. Ça ne veut pas dire qu'il ne nous parle pas aujourd'hui. Quand je pense à lui, je suis en colère. J'écris en janvier 2021, dans un monde arrêté pour protéger les vieux. Je ne dis pas qu'il ne faut pas protéger ma grand-mère, ou mon père et ma mère qui sont vieux aussi. Ou moi-même qui viens d'avoir 52 ans. Je porte mon masque sans rechigner, j'espère me faire vacciner dans l'année et je ne pense pas que le virus ait été créé par des reptiliens ou que les tests m'implantent une puce dans le nez. Mais je me souviens d'Hervé Guibert et de tous mes copains du Men's. Je me souviens qu'ils tombaient malades et qu'on ne savait même pas exactement de quoi. Le nom fluctuait : « cancer gay », comme avait dit – en riant – Michel Foucault, puis tous ces acronymes, HTLV, HIV, VIH, AIDS, SIDA.

On ne se connaissait pas très bien, au Men's, au sens de nos curriculum vitae. On ignorait les métiers ou les occupations des uns ou des autres. On ne connaissait pas nos noms de famille : la famille, c'était nous. On connaissait nos prénoms, qui étaient souvent des pseudonymes – moi, par exemple, je m'appelais Charlotte. On se réinventait. C'était une boîte qui était un roman, comme souvent les boîtes de nuit, où personne ne vous demande rien mais où chacun lance des signes de disponibilité sexuelle, amicale, marginale, dansable... Mais peut-être était-ce plus facile dans les années 1980, quand nous n'avions pas de téléphone, même pas *le* téléphone (j'étais interne au lycée Montaigne de Bordeaux, il y avait un seul téléphone par couloir, je rentrais le matin à l'heure du premier cours après avoir parfois dormi dans des voitures). Au Men's, je connaissais La Pieuvre, Mafalda, Biche, Gala, ou La Chose. C'était une famille un peu étrange où la parole s'énonçait souvent au féminin mais où il n'y avait, à l'état civil, que deux filles : moi et une femme plus âgée, Catherine, avec qui j'eus une brève histoire, mais dont la forte tendance à l'autodestruction par la drogue me fit peur. Tous et toutes cabossé.e.s que nous étions, c'était une famille soudée et régulière. Nous nous retrouvions avec joie et une grande sensation de sécurité, d'amour et de compréhension : ce que devrait être (mais n'est presque jamais) une famille.

Je débarquais littéralement de mon village, où j'avais été très bousculée dans ma jeune vie hétérosexuelle. Et le Men's, cet endroit féérique à mes yeux, m'offrait un havre de paix. J'étais devenue la mascotte de tous ces hommes si gais. Ils me regardaient comme un jeune chiot, avec affection, tendresse, humour ; et sans le moindre désir. Je n'étais pas transparente – ils me couvraient de câlins et de compliments – mais ma présence ne les attirait ni ne les menaçait. Je crois que je les amusais, ce qui me convenait parfaitement. J'étais en pause avec le désir. J'étais de très loin la plus jeune avec mon ami V., rencontré au lycée, que sa jeune sexualité effrayait et qui avait besoin de moi pour trouver le courage de pousser la porte. C'était un temps où personne ne songeait à vous demander votre carte d'identité à l'entrée d'une boîte, surtout aussi folle que le Men's. Cet arrangement amical entre V. et moi dura quatre mois exactement, de début septembre à fin décembre 1986. Nous étions tous les deux apeurés par la sexualité elle-même. Puis le sida entra dans nos vies et tout devint terrifiant. Il m'épargna, mais V. fut atteint, et tout un alphabet d'amis dont les prénoms variaient. V. est toujours en vie, mais nos 17 ans furent troués par la mort.

Alors l'extraordinaire attention portée à nos octogénaires m'impatiente. Ces mêmes octogénaires qui étaient les quadragénaires des années 1980 et qui n'ont rien fait pour les vingtenaires que nous étions. (Et je pense à vous qui avez 20 ans en 2021, 20 ans comme mon fils.)

Le premier livre que j'ai lu d'Hervé Guibert était *Mauve le vierge*, en 1988, j'avais 19 ans. La nouvelle « Les secrets d'un homme » y parle de la mort d'un philosophe que les intellectuels de l'époque ont reconnu comme étant Michel Foucault. Je ne savais pas qui était Michel Foucault. Mais j'ai instantanément reconnu la « lèpre » que Guibert évoquait, le « *vol de la vérité de la mort* », le « *paria* », les « *propos abjects sur les lois du sang* », la famille favorisée par les médecins sur les amis. C'était le premier livre qui parlait de ça pour moi, et probablement le premier livre francophone qui parlait de ça tout court. « *Ses amis ne purent plus le voir, sinon par effraction : il aperçut d'eux des êtres méconnaissables, aux cheveux camouflés par des sacs de plastique, à la bouche masquée, aux pieds emmaillottés, aux bustes recouverts de blouses, aux mains gantées puantes d'alcool auxquelles on interdisait de prendre la sienne.* » Ce n'est pas seulement à la lumière noire du sida que j'ai lu l'œuvre de Guibert. Mais je mentirais si je disais que je ne suis pas allée chercher chez lui, d'abord, un récit de ce qui arrivait. Il fut le premier, à ma connaissance, à lutter littérairement avec l'épidémie. Il s'en empara comme la maladie s'emparait de lui, il opposa la résistance de ses mots à ce qui l'emportait. Cette maladie, il la fit *sienne*, il énonça sa vérité, il redevint sujet dans un monde qui le maltraitait, il imposa ce qu'il appelait « la pudeur ou l'impudeur », causant plusieurs scandales qui ne faisaient que répondre au premier scandale : celui de l'inaction des gouvernements.

Guibert m'a donné des clefs pour la vie. Moi, l'épargnée, il m'a aidée à vivre. J'étais moins sensible à la forme de ses livres, pourtant audacieuse, qu'à ce qu'il y *disait*. Il disait qu'il ne fallait pas mourir jeune. Que c'était dégueulasse. Il disait que puisqu'il mourait, sans recours, il réinventait sa vie, en urgence, dans l'ultime beauté et la dernière énergie.

Je dévorais tous ses livres. Jusque-là, je n'avais lu que de la science-fiction et des classiques, et lui m'offrait le monde contemporain. Il était le seul écrivain *vivant* que je lisais. C'est Guibert qui m'a ouvert à la littérature d'aujourd'hui, celle dont j'ai fait partie ensuite. J'écrivais déjà, bien sûr, on m'avait d'ailleurs offert *Mauve le vierge* à l'occasion du Prix du jeune écrivain, que je venais de recevoir. Mais la littérature c'était les bibliothèques, c'était les morts. Le paradoxe de Guibert, ce très jeune mort, c'est qu'il était formidablement vivant. C'est sa vitalité, peut-être, qui me le rendait si proche, et c'est peut-être grâce à elle, et à cette urgence contre la mort, que ses livres restent si forts aujourd'hui. La littérature, m'a-t-il appris, c'est l'ici et maintenant.

Je n'ai jamais cherché à le rencontrer. Il me faisait peur : il m'apparaissait comme méchant, d'une méchanceté talentueuse qui était sans doute sa façon de choisir très précisément ses amis. Il était trop beau, trop intelligent, trop spirituel, trop à l'aise avec les codes culturels, lui qui venait pourtant comme moi de la classe moyenne. Très jeune, il connaissait tout le monde, Isabelle Adjani, Patrice Chéreau, Michel Foucault, Zouk, Sophie Calle, et ses livres vogaient de pseudo en pseudo, sans nous imposer l'inélégance d'un *name dropping* trop chic. Il a été un des pionniers de l'autofiction – la « vraie », ai-je envie de dire, celle qui s'autorise à réinventer la vie sous son propre nom. L'autofiction, ce n'est pas la vie romancée, ce n'est pas l'autobiographie aménagée. C'est affirmer sous son nom, en plein pacte autobiographique : « *J'ai eu le sida pendant trois mois.* » Phrase extraordinaire, provocation

J'étais moins sensible à la forme de ses livres, pourtant audacieuse, qu'à ce qu'il y *disait*. Il disait qu'il ne fallait pas mourir jeune. Que c'était dégueulasse.

devant la mort, guérison par la fiction de soi. C'est signer de son nom un *incipit* tel que «*Début d'un roman qui s'appellerait Mes parents [...] : Maintenant que mes parents sont morts, enfin (mais je mens), je peux bien écrire tout le mal que je pense d'eux*», alors qu'il ne cache pas, par ailleurs, que ses parents sont vivants¹. Michel Foucault avait dit de lui : «*il ne lui arrive que des choses fausses*». Cet usage de la vérité est tout le contraire du mensonge : Guibert faisait de sa vie un roman comme Blaise Cendrars écrivait, sous son nom, des voyages imaginaires et sauvages, pour nous dire le vrai de ça : être debout sur cette planète. Guibert, la dernière année, a écrit *Le paradis* en s'inventant une vie nouvelle. Le mensonge est une catégorie ; la fiction est l'autre nom de la liberté.

Guibert est mort le 27 décembre 1991, il venait d'avoir 36 ans. Prise dans ce tourbillon de livres extraordinaires, et voulant à toute force reculer le moment de *devoir travailler*, je m'embarquai dans une thèse accompagnée d'une bourse de trois ans. Avec qui passer tant de temps, sinon Guibert ? J'avais déjà écrit mon mémoire de maîtrise *sur lui* (sujet : «*tout dire*»), qui me laissait le sentiment ambivalent d'avoir tenté d'enserrer dans un cadre universitaire un flux de vie qui m'échappait, tout en affirmant à juste titre que son œuvre était un sujet d'études sérieux. Or – de toute façon – Guibert n'était pas perçu comme suffisamment académique pour lui consacrer toute une thèse. Je fus donc contrainte de l'entourer d'autres auteurs, certes tous excellents. Mon directeur de thèse eut l'idée de me faire travailler sur le concept récent d'autofiction. Tout ce que je peux dire aujourd'hui, trente ans après, c'est que dans ce *corpus*, l'œuvre de l'éternellement jeune Guibert tenait vaillamment le coup face à des monuments comme Georges Perec et Michel Leiris.

Bien des années après, la pensée de Guibert me traverse souvent ; je le relis par périodes, et je traverse la rue d'Alésia, dans mon quartier du 14^e, à l'angle d'un café où il avait, semble-t-il, ses habitudes : malgré, écrit-il, «*la froideur, sinon l'antipathie que me manifestent les serveurs*». Je suis particulièrement touchée par ce passage du *Protocole compassionnel* : «*Je ratai la marche en poussant la porte et me retrouvai à genoux au milieu des consommateurs attablés, impuissant à me relever. Ce moment très brusque dura bien sûr une éternité : tout le monde était stupéfait de voir cet homme jeune terrassé, à genoux, pas blessé en apparence, mais mystérieusement paralysé. Aucun mot ne fut échangé, je n'eus pas besoin de demander de l'aide, un de ces deux serveurs que j'avais toujours pris pour un ennemi s'approcha de moi et me prit dans ses bras pour me remettre sur pied, comme la chose la plus naturelle du monde. J'évitai de croiser les regards des consommateurs, et le garçon du comptoir me dit simplement : "Un café, monsieur ?" Je suis profondément reconnaissant à ces deux garçons que je n'aimais pas et qui, je le pensais, me détestaient, d'avoir réagi si spontanément et si délicatement, sans une parole inutile.*»

Il y a dans ce passage la cruauté et la délicatesse dont toute son œuvre est faite : lui Guibert seul contre le reste du monde, lui l'insolent, lui l'incisif, et soudain relevé, non pas sauvé, hélas, mais accueilli, lui l'homme blessé, lui l'homme tendre. La rue Hervé-Guibert est vide, oui, mais ses mots y résonnent, et dans la rue des Arbustes, les arbres sont devenus très grands.

1 – Ce début est lui-même fictif, situé vers la fin du livre, mais il faut lire Hervé Guibert pour jouir avec lui de ses jeux narratifs. (*Mes parents*, Gallimard, 1986)